



Sébastien Worsnip
Folding Curve, 2009
 Acrylique et pastel sur toile
 168 x 224 cm / 88 x 66 in

IMAGINER L'ESPACE

SÉBASTIEN WORSNIP:
POLKA DOTS AND MOONBEAMS

SARAH BERTRAND-HAMEL:
CONSIDÉRATIONS PARTIELLES

Galerie Joyce Yahouda
 372, rue Sainte-Catherine Ouest
 Espace 516
 Montréal
 Tél. : 514 875-2323
 www.joyceyahoudagallery.com
 Du 26 février au 28 mars 2009

Le nom commun « espace » est l'un des mots qui ont la plus extraordinaire polysémie. Le philosophe le définit comme une étendue illimitée, alors que le géomètre lui fixe des limites. Pour l'astrophysicien, l'espace embrasse l'univers et s'étend jusqu'au vide intergalactique, mais, dans la vie courante, il est synonyme d'« endroit ». Aux sens précédemment répertoriés, il faut ajouter l'espace intérieur que l'imagination des artistes est capable de rendre sensible. Sébastien Worsnip et Sarah Bertrand-Hamel s'emparent de tous ces espaces pour composer des œuvres d'art visuel. Le mot n'est pas la chose, la linguistique l'a amplement démontré, mais l'image ne l'est pas davantage. Tout comme la pipe du tableau de Magritte intitulé *Ceci n'est pas une pipe* et la cafetière qui figure dans *La cuisine* de Sarah-Bertrand-Hamel est inutilisable. L'image de l'espace quotidien qu'elle met en scène est aussi subjective que les ciels fictifs des tableaux de Sébastien Worsnip.

Teign River III, la plus ancienne des œuvres de l'exposition intitulée *Polka Dots and Moonbeams*, reflète la nostalgie du paysage dans le double sens de ce mot. En effet, le mot « paysage » désigne aussi bien l'espace que regarde une personne que le tableau qui le représente. Or, le paysage était pour Sébastien Worsnip, tout à la fois, sa source d'inspiration et le genre

qu'il pratiquait. Dans cette toile où les tons froids luttent contre les couleurs chaudes, la matière semble arrachée pour permettre à une coulée claire de se frayer un passage parmi des collines embrasées par le soleil couchant. Dans *Older Dreams*, la neige pose un voile blanc sur une montagne bleue qui se découpe sur une autre chaîne montagneuse, mais les flocons sont représentés de façon symbolique. Avec *I still want to be an astronaut*, Sébastien Worsnip quitte l'espace terrestre pour le cosmos. L'œil peut interpréter comme des planètes les multiples disques qui parsèment ce ciel variable balayé par un rayon doré. Dans *End of the Line*, le peintre donne une interprétation artistique de la théorie physique des cordes. De minuscules points violets s'attirent les uns les autres pour former des chaînes sinueuses tandis que des filaments blanchâtres commencent à se désagréger. Mais le spectateur qui sait que l'infiniment grand et l'infiniment petit se ressemblent peut aussi y voir un agrandissement géant de ce que révèle la lentille d'un microscope. Le tableau intitulé *Folding curve* représente un entrelacs de cordes brunes fermé sur lui-même qui flotte sur un espace indéfini d'une lumineuse transparence, schéma possible d'un univers courbe dans lequel les événements seraient soumis à un éternel retour. Enfin, Sébastien Worsnip donne une nouvelle vie à l'expressionnisme abstrait dans ses œuvres récentes, car elles s'ouvrent aussi sur un espace intérieur où les complexes se nouent et se dénouent au gré des humeurs.

Or, en entrant dans la petite salle de la galerie où sont exposées les œuvres de Sarah Bertrand-Hamel, je suis justement confrontée à une énorme tache entourée d'éclaboussures qui me fait penser à l'un des maîtres de l'expressionnisme abs-

trait, Jackson Pollock, l'inventeur du dripping. L'artiste a-t-elle décidé de retourner aux sources en employant le même procédé ? En fait, je m'aperçois vite qu'elle utilise cette technique dans un esprit postmoderne. La tache qui a frappé mon regard est, en fait, une image en négatif d'une tache. Ce blanc – ce vide – s'étale, si l'on peut dire, sur une surface qui représente un plancher de façon si exacte que les frottages de Max Ernst viennent aussitôt à l'esprit. En m'approchant, je découvre que ce que j'ai devant les yeux est un assemblage minutieux d'une multitude de papiers cousus les uns aux autres sur lesquels l'artiste a peint à l'encre et à l'aquarelle un plancher. La tache originelle se trouve à quelque distance du *Plancher* dans l'œuvre intitulée *Tout est un mouvement géant*; *Christophe Jordache*. Alors que la tache est l'apanage de la peinture abstraite, celle qu'a faite Sarah Bertrand-Hamel est particulièrement concrète avec ses épaisseurs violacées sur lesquelles apparaissent des marques circulaires, planètes miniatures ou atomes géants emportés dans un flot impétueux. Un dessin qui semble minuscule par rapport à l'énormité de la tache complète l'œuvre. Exécuté à la mine de plomb avec un grand souci de réalisme, il serait académique si l'artiste n'avait pas pris soin de choisir un angle inhabituel, une vue en plongée, pour faire le portrait de Christophe Jordache dans son atelier. La manière dont Sarah Bertrand-Hamel a utilisé l'espace de l'œuvre et le titre qu'elle a donné invitent le spectateur à s'interroger sur la place de l'homme dans l'univers. C'est un sens beaucoup plus courant du mot « espace » qu'illustrent *Le salon*, *Guadalajara* et *La cuisine, Montréal*. Il s'agit dans ces deux œuvres d'un endroit précis. L'artiste a habité dans le premier et elle habite encore dans

le second. Mais pour faire entrer l'espace du quotidien dans le domaine de l'art, elle a dû lui faire subir des transformations qui impliquent patience et longueur de temps. Le titre de l'exposition, *Considérations partielles*, donne la clef du processus créatif de Sarah Bertrand-Hamel. Elle prend une photo de l'espace qu'elle veut représenter, la découpe, puis reproduit à l'aquarelle les morceaux en les agrandissant. Lorsqu'elle assemble le puzzle, les différences de couleur et les décalages de lignes distancient l'œuvre de la reproduction photographique. Son propre portrait qui apparaît une fois dans *Le salon*, *Guadalajara* et deux dans *La cuisine, Montréal*, puisque la première œuvre placée sur le mur de la cuisine y figure dans une mise en abîme, subit les mêmes distorsions.

Chacun à leur manière, les deux artistes questionnent l'espace et en proposent des représentations sous forme d'images en couleurs. Les toiles de Sébastien Worsnip portent la marque de l'art informel et du tachisme, mais la tache elle-même est présente en réalité et en reproduction dans les papiers cousus de Sarah Bertrand-Hamel. Certes, les œuvres du premier, richement colorées, doivent beaucoup à l'abstraction lyrique alors que celles de la deuxième qui jouent sur des camaïeux de bleu et de brun se rapprochent de l'art conceptuel, mais tous les deux abordent la problématique de l'espace dans des acceptions qui dépassent la réalité visible, Sébastien Worsnip en se référant à la théorie scientifique des cordes, Sarah Bertrand-Hamel dans une perspective bouddhique caractérisée par l'impermanence. Enfin, en passant dans leurs œuvres à travers l'extrême diversité de sens du mot « espace », l'un et l'autre incitent le spectateur à donner libre cours, à son tour, à son imagination.

Françoise Belu



Sarah Bertrand-Hamel
La cuisine, Montréal, 2008
 Aquarelle sur papiers cousus
 92 x 136 cm / 36 x 54 in